

Ḥubbā la Médinoise

(I) Proverbe «Plus lubrique que Ḥubbā»

C'était une Médinoise qui s'était mariée à de nombreuses reprises, et épousa malgré son âge avancé un jeune homme appelé Ibn Umm Kilāb [le fils de la mère-aux-chiens]. Un de ses fils, homme mûr, s'en alla trouver le gouverneur Marwān b. al-Ḥakam! : "Ma mère, cette insensée, vient d'épouser un jeunot en dépit de son grand âge et du mien, et fait de nous objet de commérages". Marwān la convoqua, mais elle ne prêta aucune importance à ce qu'il lui disait. Elle se tourna vers son fils et lui lança : "Tu ne vaux pas mieux qu'une selle d'âne. Ne vois-tu pas ce grand beau gars, si bien tourné, par Dieu! je t'assure bien qu'il culbute ta mère entre la porte et l'arcade, qu'il étanche sa soif et qu'en dessous de lui elle en perd presque l'âme. J'aimerais tant qu'il soit une hyène mâle, moi sa petite femelle, et que nous nous soyons trouvé un terrain vague... [...]"

Les femmes de Médine donnaient à Ḥubbā le surnom d'Ève mère des hommes, car elle leur avait enseigné l'art des positions du coït, donnant à chacune un nom : «le renforcement», «le tamis», «le choix», «la secousse».

Haytham b. 'Adī rapporte qu'elle maria une de ses filles puis l'alla visiter et l'interrogea :

— Comment trouves-tu ton mari?

La fille répondit : "C'est le meilleur des hommes, tant en sa moralité qu'en son aspect, hospitalier et généreux, il remplit ma maison de bienfaits et mon vagin de sa verge. Mais il m'impose une chose qui me gêne".

— Qu'est-ce ? demanda la mère.

— Lorsque tombe sur lui et sur moi le désir du coït, il me dit de gémir sous lui.

— Et le coït aurait-il le moindre goût sans secousses et sans gémissements ? Puissé-je affranchir ma servante si je te mens : lorsque ton père revint de voyage alors que j'étais sur la terrasse, il passa devant l'enclos où étaient réunies les bêtes données en aumône [au trésor]², et tous les chameaux avaient les pattes bien attachés par une double entrave. Ton père me mit à terre, souleva mes jambes, et me transperça avec tant de vigueur que je poussai un gémissement qui fit s'enfuir toutes les bêtes ! Elles brisèrent leurs liens et se dispersèrent au point qu'on n'en retrouva que deux sur le chemin, et ce fut la première chose qu'on reprocha [au troisième calife] 'Uthmān, bien que ce ne fut pas sa faute: l'époux avait porté un coup de sa [virile] lance, la femme avait gémé, les bêtes s'étaient enfuies, où était sa faute ?»³

Al-Maydānī (1124), *Majma' al-Amthāl*

(II) Al-Haytham rapporte d'après Ṣāliḥ b. Ḥassān qu'un groupe de jeunes gens de Quraysh était rassemblés en compagnie d'un des fils de Ḥubbā [...] et ils s'interrogeaient sur les positions dans lesquelles les femmes préféraient se faire prendre. Malheur à toi, s'exclamèrent-ils en se tournant vers le garçon, si quelqu'un connaît la réponse, c'est bien ta mère !

- Alors, par Dieu, je vous amènerai la source de ce savoir !

1 Avant d'être calife, Marwān fut par deux fois gouverneur de Médine, 661-8 et 674-7, ce qui situe Ḥubbā dans cette «aube de l'islam» où se singularisent divers personnages emblématiques de mœurs amenées à disparaître.

2 «*ibil al-ṣadaqa*» désigne des bêtes versées comme contribution au trésor public de l'Etat musulman naissant, sous 'Umar b. al-Khaṭṭāb et 'Uthmān b. 'Affān, et qui forment un fond de montures mises à la disposition des combattants du *jihād* pour combattre.

3 Al-Maydānī, *Majma' al-amthāl*, «*ashbaq min Ḥubbā*», Beyrouth, Dār Ṣādir, I, pp. 537-38.

Il fit venir sa mère et lui demanda :

- Ô mère, quelles sont les positions dans lesquelles les femmes préfèrent se faire prendre ?

- Ah mon petit ! Si elle est de mon âge — elle était fort vieille — fais-là baraquier comme une chamelle en lui collant la joue contre terre. Par contre, si elle est jeune, couche-là sur le dos et soulève-lui les cuisses jusqu'à la poitrine et saisis-là par les fesses. C'est ainsi que tu lui offriras ce qu'elle demande et répondra à son besoin.

Al-Haytham rapporte aussi d'après Ṣāliḥ b. Ḥassān que Ḥubbā était un jour assise entourée de jeunes filles de la tribu de Quraysh et qu'elle poussa un tel soupir que ses côtes en faillirent se disloquer. Qu'as-tu, petite mère ? lui demandèrent-elles.

- J'ai ôté la vie à une âme.

A leurs tours elles rivalisèrent de sanglots, puis lui demandèrent des explications :

- Mais comment as-tu tué quelqu'un ?

- En sortant de la chambre chaude du hammam, je me suis assise dans le vestiaire pour faire mes ablutions, en compagnie d'un de mes petits-fils qui avait apporté son chiot. L'animal s'est approché et s'est engoncé entre mes cuisses. En voyant la belle rougeur de mes lèvres et de ma vulve, il s'est mis à la laper de telle sorte que j'en ai conçu un intense plaisir. Je l'ai donc laissé se rapprocher, lui donnant toute liberté de lécher, avant d'être saisie par ce qui saisit toute fille d'Ève. Je me suis évanouie sur lui, et quand je me suis relevée, il était mort étouffé !

- Pauvre mère, mais tu n'as rien fait de mal, au contraire, tu lui as fait honneur !

Haytham rapporte encore d'après Ṣāliḥ b. Ḥassān que Ḥubbā s'entretint un jour avec quelques unes de ses filles qu'elle avait mariées et dont l'union avait été consommée. Alors qu'elles étaient assises auprès d'elle dans un lieu tranquille, elle avisa l'ainée et l'interrogea :

- Comment préfères-tu que ton époux te prenne ?

- Ô mère, quand il revient de voyage, après qu'il se soit rendu au hammam puis que soient venus les visiteurs pour le féliciter de son retour, puis qu'il ait pris son repas, je referme la porte, baisse le rideau, c'est à ce moment que...

- Tais-toi donc ma pauvre petite, tu n'as rien compris.

La puinée prit alors la parole :

- C'est quand il revient de voyage et qu'il revêt ses habits, après que les voisins sont venus lui souhaiter bon retour, que je me suis parfumée et préparée pour lui, c'est alors qu'il me prend !

- Tais-toi toi aussi, tu ne sais rien !

La benjamine parla enfin :

- C'est quand il me revient de voyage, qu'il se précipite au hammam avant même d'aller verser au trésor le tiers du butin abondant qu'il ramène, qu'il me saisit, la barbe drue et piquante, qu'il ferme la porte et baisse le rideau et qu'il me donne mon dû : il me rentre son vit dans la vulve, la langue dans la bouche et le doigt dans le cul, comme s'il me baisait en trois endroits en même temps !

- Tais-toi, s'écria Ḥubbā, tais-toi ! Tu vas faire pisser ta mère de désir !

Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr (819-893), *Balāghāt al-Nisā'*⁴

(III) Ḥubbā la Médinoise sortit de chez elle au cœur de la nuit. Un homme la croisa et l'interpella en ces termes :

- Comment sors-tu à une heure pareille ?

- Peu importe, répliqua-t-elle : si un diable me trouve, je suis à son service, et si c'est un homme, c'est bien cela que je recherche !

4 Aḥmad b. Abī Ṭāhir Ṭayfūr, *Balāghāt al-Nisā'*, Le Caire, Maṭba'at Madrasat Wālidat 'Abbās al-Awwal, 1326h (=1908), p.155-56. Il ne s'agit pas d'un livre indépendant mais d'une section de l'anthologie *Kitāb al-Manthūr wal-Manzūm*, incomplet, voir F. Rosenthal, *Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr*, EI2.

Elle se rendit un jour auprès d'un vieil homme qui vendait du lait⁵. Elle ouvrit une première jarre, le goûta, puis la lui rendit, en lui enjoignant de ne pas se hâter de la refermer. Elle en ouvrit une seconde, et fit de même. Quand les bras du vieillard furent bien encombrés des deux jarres qu'elle lui avait fait ouvrir, elle lui remonta sa tunique par derrière et se mit à lui donner des coups de pieds sur les fesses et les bourses en criant : «Ô vengeance pour la Femme-aux-deux-outres-de-beurre ! Vengeance !» tandis que le vieux appelait à l'aide et ne put se débarrasser d'elle qu'après mains efforts.

Al-Nuwayrī (m. 1333), *Nihāyat al-Arab*⁶

Abū Nuwās l'amateur de jouvenceaux

Les trois Egyptiens [179]⁷

Abū Nuwās fit le panégyrique d'al-Ḥaṣīb et lui dédia des poèmes, obtenant de lui mille dinars, et il en gagna deux milles de plus grâce à sa glorieuse réputation. Il décida donc de se consacrer au vin et aux éphèbes d'Égypte, voulant profiter du pays. Il dépensa sur place une part considérable de ce qu'il avait accumulé, et demeura une année entière, se complaisant dans les joies éphémères et interdites après avoir obtenu ce dont il avait besoin.

Alors qu'il se promenait dans les marchés de Fuṣṭāt, il vit un beau jour trois adolescents, camarades de même âge, aux visages si beaux qu'on aurait dit des astres ; ils étaient raffinés, bien éduqués, faisant preuve de qualités viriles, de haute condition⁸. Personne en Égypte ne les surpassait en matière de visage séduisant. L'un était le fils de Ṣabīb⁹ b. Rab'ī al-Tamīmī, l'autre de 'Aṭīyya b. Aswad al-Ḥārīgī, et le dernier un fils d'un riche négociant. Abū Nuwās fut séduit par leur mise et leur charme, et se dit en lui-même : si je ne cherche pas à profiter de cette occasion, autant dire que je n'aurais rien fait du tout en Égypte, et si j'arrive à mes fins avec eux, alors je n'aurai plus aucune raison de prolonger mon séjour ici.

Les trois garçons se rendirent un jour au souk des bestiaux, ovins et caprins. Ils achetèrent grande quantité de bêtes, et Abū Nuwās interrogea les vendeurs à leur sujet. On l'informa qu'ils avaient tous hérité d'une coquette somme, et qu'ils demeuraient ensemble dans une chambre possédant une fenêtre ouvragée, où ils aimaient à se réfugier sans jamais n'y inviter aucun commensal, afin de se protéger. Tout occupés qu'ils étaient à profiter de leur fortune et de leur beauté, personne n'osait désirer abuser d'eux.

Abū Nuwās était sur le point de désespérer quand il surprit un jour l'un d'eux dire à l'autre : ce dimanche, nous boirons du vin dès la matinée ! Dès qu'il eut entendu ces mots, Abū Nuwās s'acheta une tunique de laine, des instruments et habits de portefaix et se fit passer pour un de ces ouvriers, se déguisant et se posant un panier sur la tête, à la manière de cette corporation¹⁰. Il épia leur passage, assis au milieu des autres portefaix, et

5 Dans le texte *laban*. On pourrait aussi comprendre dans le sens de son synonyme *lubān*, benjoin, résine parfumée du styrax, que l'on mâche ou dont on se sert en parfumerie, mais il est plus vraisemblable qu'on réponde là à l'affaire du beurre clarifié vendu par Dhāt al-Nihyayn, voir *infra*.

6 Al-Nuwayrī, *Nihāyat al-Arab fī Funūn al-Adab*, éd. Yahyā al-Shāmī, Beyrouth, Dār al-Kutub al-'Ilmiyya, 2004 (1^{re} éd.), vol. 4, p. 24.

7 Cette anecdote figure aussi chez Abū Hiffān (désormais AH), Aḥbār Abī Nuwās, éd. 'Abd al-Sattār Aḥmad Farrāġ, Le Caire, Maktabat Miṣr ('Uyūn al-adab al-'arabī), 1954, pp. 60-66, avec des variantes et un texte différent du poème. L'anecdote est transmise comme la précédente par Yūsuf b. al-Dāya.

8 AH : *ka'annahum al-ṭawāwīs*, beaux comme des paons.

9 *Ṣabaṭ* chez AH.

10 «A la manière...» est un ajout explicatif. Le passage est problématique : le texte d'Ibn Manzūr dans l'édition Muhannā ne fait pas sens, pas plus que la note de l'éditeur, et *karzan* ne peut être compris comme «hache», il s'agit probablement du mot persan *karzan* qui signifie couronne richement décorée ; colerette

les suivit jusqu'à l'endroit où ils faisaient provisions. Il se dépêcha de paraître devant eux et se proposa pour porter leurs achats. Ils lui répondirent :

— Vieil homme, nous serions bien embarrassés de confier à un homme de ton âge nos affaires à porter.

— Mais je suis étranger à ce pays, et poussé par la nécessité, répliqua-t-il. Dieu vous le rendra !

Ils se résolurent donc à employer ses services. Une fois arrivé à leur demeure, ils le déchargèrent. Abū Nuwās distingua et rangea à sa place chacun de leurs achats, et se précipita vers leur chambre pour la balayer, la laver à grande eau, en aérer les couches et coussins et en nettoyer le mobilier¹¹. Il frotta si bien le verre de leur lampe qu'il en parut comme neuf, il rangea toute la pièce, mit en ordre leurs ustensiles et récipients, empila convenablement les nattes et matelas sur lesquels ils se reposaient, de sorte que tous furent ravis de son travail. Portefaix, s'exclamèrent-ils, demeure donc avec nous aujourd'hui afin d'assurer notre service ! Nous te paierons bien. Ils resta donc auprès d'eux. Quand ce fut l'heure de déjeuner, il se saisit d'une amphore de vin bouchée à l'argile, en perça l'opercule et en versa à tous¹². Il n'eut de cesse de les servir et de boire¹³ avec eux qu'ivres, les garçons s'endormirent, inconscients tant ils étaient sous l'emprise de la boisson. Quand il fut sûr qu'il pourrait enfin obtenir ce qu'il désirait, il se leva et fit son affaire avec chacun des trois¹⁴, les laissant face contre terre, le pantalon défait, les cuisses souillées de salive, et il s'endormit à son tour face à terre, après avoir lui-même ouvert son pantalon et déposé de la salive sur ses cuisses, tout comme eux. Quand le premier se réveilla et s'aperçut de son état, il accusa aussitôt Abū Nuwās : c'est là l'oeuvre du portefaix ! Mais s'apercevant que ce dernier était dans le même état que lui, il le réveilla et lui dit : lève-toi, vieil homme ! Abū Nuwās feignit la surprise et l'effroi, découvrant la situation. Les deux autres, réveillés, accusèrent à leur tour Abū Nuwās, mais réalisant qu'il était aussi dépenaillé qu'eux, ils décidèrent qu'il était préférable que l'affaire ne fût point ébruitée, afin qu'ils ne fussent pas déshonorés. Chacun alla alors se laver. Abū Nuwās leur dit : jeunes gens, chacun d'entre nous cette nuit est devenue pareil à une jeune vierge déflorée lors de sa nuit de noce ! Alors mangeons et buvons, et faisons ripailles tout comme une jeune mariée le ferait avec son époux !

— Tu as bien raison, répondirent-ils.

Ils mangèrent tous ensemble, apportèrent du vin, et quand l'alcool eut commencé à leur tourner la tête, Abu Nuwās se leva comme si poussé par un besoin pressant. Sorti de la pièce, il revêtit l'habit princier dont lui avait fait donc al-Ḥaṣīb, et revint ainsi costumé vers les trois garçons, qui ne le reconnurent pas quand il eut passé la porte. Qui es-tu, toi ? s'enquirent-ils. Il s'avança vers eux, reprit sa place et dit : je suis le porteur qui a fait de vous de jeunes épouses cette nuit !

— Tu es donc Abū Nuwās ?

brodée ; panier (le dernier ≈ arabe *kurz*, «besace», voir *Lisān* k/ṭ/z «*al-ḡuwāliq al-ṣaḡīr*»). Le mot apparaît également dans certaines leçons du poème, voire *infra*.

11 AH : «Il se dépêcha de leur amener du petit bois, alluma un feu, cuisina des tranches de viande [*qidad*, on pourrait aussi comprendre des écuelles de cuir], et ils s'en délectèrent au point de lui demander s'il était cuisinier. Il répondit : je suis toujours le premier en tout [*qiddīm*]».

12 AH : «Il leur versait à boire, chantait pour eux, récitait des vers ou leur jouait du luth [*tanbūr*], et ils furent séduits par son expérience dans tous les domaines. Ils lui proposèrent de passer la journée avec eux, et il leur répondit en ces termes : je suis votre serviteur et votre obligé. Mais vous voyez bien mon dénuement et ma pauvreté ! Si vous me donniez quelques vieux haillons, Dieu vous le rendrait, et vous me verriez infiniment reconnaissant. Vous me permettriez de recouvrir mon état misérable, comme vous le voyez bien... Or, sa seule intention était de les circonvenir et de les convaincre de sa condition, afin qu'ils ne doutent aucunement de son identité tant qu'il demeurerait auprès d'eux [...] quand ils eurent déjeuné, ils leur versa de l'eau pour qu'ils se lavent les mains, et leur servit auparavant du vin trois par trois dans un vase à boire [*ḡumar*], suivant en cela son propre vers *Trois rasades dans un petit vase / vous laissent le visage plus lumineux que la pleine lune* ».

13 AH : «Voyant sa tête rasée, ils s'amusaient à lui donner des coups sur le crâne, et il supportait tout cela patiemment, du fait de la ruse qu'il complotait contre eux en son for intérieur».

14 AH : «Disant : Par Dieu, je me vengerai bien des coups que vous m'avez porté à la nuque».

— C'est bien moi.

Tous se mirent à le frapper au visage et voulurent se battre, mais il leur dit :

— Ce qui s'est passé ne peut être effacé. Nous sommes ivres, et si vous m'aidez à finir ce vin, cela vaudra mieux pour tous.

Ils l'accompagnèrent donc à contrecœur et par pudeur, et quand le soir tomba, il les quitta en récitant ce poème¹⁵ :

Ils se sont assemblés, insolents de tentation¹⁶,
Comme des pièces d'or triées par le changeur ;
Mon destin m'a conduit vers eux quand à cette heure
Ils se promettaient que quand dimanche ferait apparition :
"Buvons du vin au petit matin, coupons la journée par le plaisir"
Je me rendis au rendez-vous qu'ils s'étaient donné à venir,
Ceint d'un ample manteau, coiffé d'un turban grossier¹⁷,
Une corde solide retenant mon panier.
Habilement déguisé, je m'appliquai à les épier
Quand ils parurent au point du jour, comme était décidé
Ils achetèrent tous ce dont avaient besoin
— et les besoins de certains se guettent avec soin !¹⁸
Je me penchai vers eux et offris de tout porter :
J'ai du portefaix l'équipement approprié
Une corde solide, une besace bien large
Et l'expérience de porter soigneusement les charges
Prends tout, dirent-ils, tu parais bien doué
Nous te récompenserons quand tu seras arrivé
Ensemble nous nous rendîmes dans leur demeure
Ils m'invitèrent à monter à leur suite :
Les aiguières et coupes de verre dans leur gîte
Evoquaient la douce voix des chants du bonheur
Je m'appliquai à rincer ces coupes frêles
Qui bientôt brillèrent comme cristaux de grêle
Les éphèbes trouvèrent mon empressement plaisant
Or jamais empressement ne fut moins innocent !
Assieds-toi, dirent-ils, sers-nous et dispose nos lits
Et hâte, avant qu'elle ne se perde, la venue de la nuit.
Je tranchai alors une tête qui semblait déposée
Sur un corps aussi frêle qu'un pieu enfoncé
Et cette amphore décapitée s'inclina lentement

15 On peut comparer les quatre versions actuellement disponibles de la pièce : Abū Hiffān [AH], 40 vers dont 10 censurés par l'éditeur ou l'imprimeur, illisibles ; Ibn Mañzūr [IM] 31 vers ; *Dīrwān* [D], édition Wagner, V, pp. 22-23, 29 vers ; *Al-fukāha wa-l-ītinās* [F], éd. Ğ. Ğum'a, pp. 60-62, 29 vers. La consultation du manuscrit d'Abū Hiffān est impérative.

16 IM : *wa-fityatin fitnatun* [sic] *qad...* ; AH : *wa-fityatin ka-l-dumā qad...* ; F : *wa-fityatin sā'atan qad...* ; D : *wa-fityatin sādatin qad...*

17 IM : *'alayya iklīlatun wa-mišmalatun / wa-mayhatun lī ḥibāluhā masadu* ; AH : *'alayya lī karzanun wa-mišmalatun / wa-mayhatun ḥibāluhā masadu* ; F : *'alayya karziyyatun wa-mishmalatun / wa karzanun fī ḥablihi masadu* ; D : *'alayya kurzun na'am* [sic] *wa-mišmalatun / wa karzanun fī ḥibālihi masadu*. Aucune de ces quatre versions n'est satisfaisante, au moins deux (AH, D) usent de chevilles pour respecter le mètre *munsariḥ*, et le second hémistiche de F est métriquement faux (il faut corriger *ḥablihi* en *ḥibālihi*). Enfin, *karziyya* est expliqué par Dozy, *Noms des vêtements*, comme «étamine de laine» (ou de lin), «longue bande de cette étoffe dont on entoure cinq ou six fois la tête en guise de turban», ou encore ceinture de cette étoffe, voir pp. 380-382. L'extrême variabilité des leçons démontre que le vers n'était pas compréhensible pour les transmetteurs et copistes, et l'hypothèse la plus vraisemblable est que le poète est déguisé d'une sorte de turban grossièrement enroulé qui permet de protéger la tête d'une lourde charge, ainsi que d'une sorte de besace ou de panier tenu par une solide courroie/corde.

18 Même variante chez D et F : *wa-l-ḥirṣu yuzğīhimu li-mā šamadū*.

Comme homme dont sang coule à torrent
 Je ne cessai de les servir de ce vin léger
 Qui engourdit le corps, coupe après coupe versée
 Quand je vis leurs têtes enfin onduler
 Alors que leurs nuques étaient si fièrement dressés
 Jambes et langues finalement se nouèrent
 L'un se tenant la tête, l'autre dos contre terre
 Je les baisai tous, un peu effrayé
 Car tout violeur de la nuit se doit d'être apeuré
 Ralenti par les cordons de leurs braies
 Je m'appliquai jusqu'à ce que j'eus tous les noeuds défait
 Découvrant des fesses fermes et gonflées
 Blanches comme si chacun à son tour allait s'y abreuver
 Quelle nuit ! J'y cueillais le fruit des plaisirs
 Entre ces trois imberbes assoupis
 Passant de l'un à l'autre, j'avais ordre de frapper chacun
 De mon bâton sans en épargner aucun¹⁹
 Quand le premier se réveilla de son sommeil
 Il se trouva l'entre-cuisses endolori de la veille²⁰
 Comme si un oeuf avait été entre les fesses brisé
 Comme une humidité contre la peau accolée
 Il réveilla son compagnon, apeuré :
 "Trouves-tu aussi en toi ce que j'y ai trouvé?"²¹
 Ou ne serait-ce plutôt qu'un peu de sueur ?
 C'est une sorte d'écume, répondirent ils en chœur !
 [Quand je les vis tous parfaitement réveillés
 Je prétextai envie pressante pour m'éclipser
 La séance d'ivresse reprenant de plus belle
 Je les surpris, les coupes tournoyant comme carrousel]²²
 Vêtu d'une riche robe venue du Kouhistan
 De chemises neuves prises chez d'habiles tisserands²³
 [Ils demandèrent : "Qui es-tu !", "votre serviteur", leur dis-je
 Je n'ai ni vengeance à redouter, ni prix du sang qu'on m'exige]²⁴
 [C'est moi qui vous ai baisés chacun son tour !
 Serais-tu Abū Nuwās ? Je réponds : plutôt Lubad le vautour !]²⁵
 Puis je me mis à chantonner, amoureux, éperdu :
*Ah si Su'dā pouvait être fidèle aux promesses rendues !*²⁶

Ibn Manẓūr (1312), *Aḥbār Abī Nuwās*

19 La lecture de AH, D et F, *kulla man aǧidu* est beaucoup plus satisfaisante que *kulla man aḥadu* dans IM.

20 La note de l'éditeur de IM ne doit pas être prise en considération : *ḥaḍad* désigne la douleur, comme le voit bien Ğ. Ğum'a dans F.

21 Les versions D, F offrent une variante plus satisfaisante, car c'est Abū Nuwās qui feint l'effroi et demande à tous s'ils sont dans le même état que lui.

22 Vers présents dans D et F.

23 *aqmiṣa azdiyyat al-ḥawk*, les Azd Sarāt, tribu du 'Asīr, sont connus comme tisserands, voir G. Strenziok, "Azd", *EI2*. Chez AH *ardiya* (robes, vêtements) *min Miṣr*.

24 Ce vers apparaît chez AH, D et F, chez AH *lā 'aqḷa yurǧā lakum wa-lā qawadu* : vous ne pourrez obtenir le prix du sang versé ni vous venger.

25 Ce vers n'apparaît que chez AH. Lubad, le légendaire dernier vautour du prophète Luqmān, est censé avoir vécu mille ans. Le vautour attrape les poussins, *farḥ*, qui désigne (encore de nos jours en certains dialectes) les adolescents susceptibles d'être objets de consommation sexuelle.

26 Su'dā ou Salmā selon les versions, il ne s'agit pas là d'une citation intertextuelle au sens strict, mais d'un vers «passe-partout» de facture pseudo-bédouine évoquant le prélude élégiaque de la *qaṣīda* traditionnelle, et qu'on imagine être aussi une chanson de cour.